

Georges Perec : la lettre ou le souvenir d'enfance¹

Le projet d'écrire mon histoire s'est formé presque en même temps que mon projet d'écriture².

Perec, écrivain membre de l'OuLiPo depuis 1967, a fait de son œuvre un chantier autobiographique, à ceci près que, comme le souligne Claude Burgelin, il pratique l'autobiographie comme le cruciverbisme : une pratique de la lettre et du croisement, une subversion du sens, un jeu de leurre d'où la vérité surgit d'une trouvaille, d'un décrochage par rapport aux significations communes. Perec, l'Oulibiographe, comme il a été surnommé : son inscription à l'OuLiPo ouvrira pour lui le champ d'une pratique de la lettre qui, avec *La Disparition*, puis *W ou le souvenir d'enfance*, sera le mode nécessaire de reconstruction de son histoire et de sa position subjective.

Ce lien essentiel entre son appartenance à l'OuLiPo et le projet autobiographique, le poème suivant l'atteste :

À L'OU LIPO

Champ défait jusqu'à la ligne brève,
J'ai désiré vingt-cinq flèches de plomb
Jusqu'au front borné de ma page chétive.
Je ne demande qu'au hasard cette fable en prose vague,
Vestige du charme déjà bien flou qui
Défit ce champ jusqu'à la ligne brève.

Ce poème est construit en suivant une « contrainte » fréquente en pratique oulipienne, celle dite de « la belle absente », c'est-à-dire que chaque vers constitue un lipogramme : à partir d'un alphabet expurgé des lettres K, W, X, Y, Z, l'auteur doit composer une phrase comportant toutes les lettres de l'alphabet, sauf une. Ainsi, la lettre qui manque dans le 1^{er} vers est la lettre O, dans le 2^{ème} manque la lettre U, puis le L, le I, le P, et le O, ce qui constitue, en creux et verticalement, le mot OULIPO. Jusque-là, il semble qu'il s'agisse uniquement d'un banal exercice oulipien, en hommage au groupe littéraire auquel il est dédié. Cependant, une observation plus attentive s'étonne de la dérogation à la règle de « la ligne brève », à laquelle fait pourtant allusion de

¹ Intervention faite dans le cadre d'une soirée clinique le 16 mai 2002.

² G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Paris, Gallimard, L'imaginaire, 1975.

façon insistante l'auteur : il est en effet d'usage, pour l'élégance du procédé et pour corser la difficulté, de composer chaque vers en un minimum de lettres. Or, le 4^{ème} vers échappe manifestement à cette règle, étant exceptionnellement long : est-ce là hasard, prose vague, comme l'évoque l'auteur ? Un perecquien averti n'est pas dupe et remarque aussitôt que ce vers comporte très précisément 11 mots et 43 lettres. De plus, il est le 4^{ème} en partant du haut, et le 3^{ème} en comptant du bas. 11 février 43 : date officielle de la mort de la mère, disparue à Auschwitz sans laisser de trace, d'inscription. Il s'agit en réalité de la date du départ de Drancy du train qui l'amenait vers les camps, parce que juive.

Donc ce poème, révérence à l'OuLiPo, inscrit à un second niveau de cryptage et sous la référence à « la belle absente », l'évocation de la disparition maternelle dans les camps, ainsi que le caractère énigmatique de celle-ci.

Ce n'est qu'après ce détour par l'inscription littéraire de Perec, où prend sens sa démarche autobiographique, que je me permets de donner quelques indications sur les repères essentiels de sa vie : né en 1936 à Paris de parents juifs d'origine polonaise, Perec perd son père en 1940 – soldat, blessé mortellement par un obus au front –, puis en 1941 il est envoyé par sa mère à Villard-de-Lans, chez sa famille paternelle, et il y demeurera caché jusqu'à la fin de la guerre : il n'entendra plus jamais parler de sa mère et ce n'est que beaucoup plus tard que ce qui avait été une « disparition », passée sous silence, se trouvera rattachée de façon pour lui problématique, énigmatique, à ce nom : Auschwitz.

Cette absence d'inscription (pas de tombe au nom de la mère, une seule inscription, fausse, du jour de sa mort, le silence qui a suivi cette disparition, le blanc qui a recouvert les années de l'enfance et de l'adolescence, blanc à la fois du non-dit et du linceul) va être le point d'impossible à partir duquel Perec va écrire notamment *La disparition* et *W ou le souvenir d'enfance* et va faire défi d'un défaut de transmission.

Je vais m'attacher plus particulièrement à ces deux livres, même si tout l'ensemble de l'œuvre de Perec est fait d'allusions, de clins d'œil, de renvois d'un livre à l'autre, qui font du lecteur un sujet supposé averti, un complice, un partenaire de jeu.

W ou le souvenir d'enfance a été écrit, dans sa version définitive, en 1975, c'est-à-dire juste après la fin de la cure analytique que Perec évoque dans « Les lieux d'une ruse³ ». Il est dédié « Pour E ».

Or, E est « la belle absente » du livre *La disparition* (1969), roman entièrement constitué selon un lipogramme majeur, puisque c'est la lettre « e », la plus fréquente dans notre langue, qui n'y est pas utilisée, qui a « disparu ».

C'est donc à une lettre, à cette héroïne absente d'un roman où la « maldiction » entraîne des cascades de morts, qu'est dédié ce livre au titre curieux : *W ou le souvenir d'enfance*. La lettre ou le récit autobiographique ?

³ G. Perec, *Penser / Classer*, Paris, Hachette coll. Textes du XX^e siècle.

Dans l'entrecroisement des deux parties du récit, leur alternance, l'effet de cassure, de rupture entre le 11^{ème} et le 12^{ème} chapitres, où s'imaginarise la forme de la lettre W, on voit bien qu'il ne s'agit pas d'une variation sur un même thème, comme on pourrait dire « Walden ou la vie dans les bois », ou bien « Émile ou de l'éducation ». Bien plutôt s'agit-il d'un rapport d'opposition : au récit-souvenir d'enfance, délibérément approximatif, annoté, repris, corrigé, construit, soupçonné d'erreurs, de lacunes, entaché d'illusions et de commentaires contradictoires, donc présenté comme du registre du faux, du semblant, à tout le mieux du montage plausible, à ce récit-souvenir répond la fiction qui, elle, cerne au plus près la vérité. Fiction du personnage Gaspard Winckler qui, détenteur d'une identité (d'un nom) usurpée, est sollicité de partir à la recherche de celui qui lui a donné ce nom, et qui n'est autre qu'un enfant. Enfant disparu dans un naufrage, ou abandonné sur une île ? « C'était une question à laquelle, désormais, je pouvais seul répondre. »

Là se situe la page entre le chapitre 11 et le 12, entre la première et la deuxième partie, marquée du signe [...] ; ensuite, le chapitre 12 commence, dans un style délibérément fictionnel, par : « Il y aurait, là-bas, à l'autre bout du monde, une île. Elle s'appelle W. » W, qui était l'initiale du personnage Gaspard Winckler de la première partie, devient le nom de l'île. Rien ne permet de supposer un lien quelconque avec l'île où pourrait avoir été recueilli l'enfant perdu, mais c'est cependant de cela dont il s'agit de témoigner :

J'ai longtemps hésité avant d'entreprendre le récit de mon voyage à W. Je m'y résous aujourd'hui, poussé par une nécessité impérieuse, persuadé que les événements dont j'ai été le témoin doivent être révélés et mis en lumière. [...] Longtemps je demeurai indécis. Lentement j'oubliai les incertaines péripéties de ce voyage. Mais mes rêves se peuplaient de ces villes fantômes, de ces courses sanglantes dont je croyais encore entendre les mille clameurs, de ces oriflammes déployées que le vent de la mer lacérait. L'incompréhension, l'horreur et la fascination se confondaient dans ces souvenirs sans fond. Longtemps j'ai cherché les traces de mon histoire, consulté des cartes et des annuaires, des monceaux d'archives. Je n'ai rien trouvé et il me semblait parfois que j'avais rêvé, qu'il n'y avait eu qu'un inoubliable cauchemar. [...] Quoi qu'il arrive, quoi que je fasse, j'étais le seul dépositaire, la seule mémoire vivante, le seul vestige de ce monde. Ceci, plus que toute autre considération, m'a décidé à écrire. Un lecteur attentif comprendra sans doute qu'il ressort de ce qui précède que dans le témoignage que je m'appête à faire, je fus témoin et non acteur. Je ne suis pas le héros de mon histoire⁴.

Le récit de l'île W est issu d'un fantasme que Perec avait développé à l'âge de 13 ans, à l'époque où il faisait sa première cure analytique avec Françoise Dolto : fantasme d'une île entièrement consacrée aux sports olympiques, aux athlètes. Il reprend ici ce thème, dans un récit descriptif d'abord très neutre, très détaché, d'une grande méticulosité dans la description du fonctionnement de l'île, de ses règles, avec cependant des procédés rhétoriques (« il est clair que... », « il va de soi que... », « on comprendra évidemment... ») destinés à forcer l'adhésion du lecteur à la logique du système, jusqu'à ce que,

⁴ G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, op. cit.

petit à petit, se dévoile un univers concentrationnaire où l'horreur des corps décharnés vient dire la vérité de ce monde dont la loi est folle. La fiction de l'enfant de 13 ans à qui l'on avait tué le destin de sa mère est ce qui cerne au plus près le point de réel en jeu dans ce défaut de transmission.

Entre les souvenirs d'enfance partiels, parcellaires et l'oubli, l'effacement, le « pas de trace », la reconstitution laborieuse et entachée de doutes du récit « souvenir d'enfance » (« je n'ai pas de souvenirs d'enfance »), c'est W, lieu fictif, lettre initiale de Gaspard Winckler, l'enfant disparu et l'homme à l'identité usurpée en quête de l'origine de son nom, qui énonce le secret innommable, l'indicible horreur qu'on a cachée à l'enfant Perec.

Ce silence concernant la « disparition » de sa mère, il en fait un blanc qui absorbe tout repère, temporel, familial, personnel : le sujet devient « on » :

Ce qui caractérise cette époque, c'est avant tout son absence de repères : les souvenirs sont des morceaux de vie arrachés au vide. Nulle amarre. Rien ne les ancre, rien ne les fixe. Presque rien ne les entérine. Nulle chronologie sinon celle que j'ai, au fil du temps, arbitrairement reconstituée : du temps passait. Il y avait des saisons. On faisait du ski ou les foins. Il n'y avait ni commencement ni fin. Il n'y avait plus de passé et pendant très longtemps il n'y eut pas non plus d'avenir : simplement ça durait. On était là. Ça se passait dans un lieu qui était loin, mais personne n'aurait très exactement pu dire loin d'où c'était, peut-être simplement loin de Villard-de-Lans. Les choses et les lieux n'avaient pas de noms ou en avaient plusieurs ; les gens n'avaient pas de visage. Une fois, c'était une tante, et la fois d'après c'était une autre tante. [...] On ne demandait rien, on ne savait pas très bien ce qu'il aurait fallu demander, on devait avoir un peu peur de la réponse que l'on aurait obtenue si l'on s'était avisé de demander quelque chose. On ne posait aucune question. [...] Tout ce que l'on sait, c'est que ça a duré très longtemps, et puis un jour, ça s'est arrêté⁵.

Dans *Un homme qui dort*, le héros, isolé du monde, reclus, contemple le blanc du plafond, comme Perec, ainsi qu'il le relate dans « Les lieux d'une ruse », observe les fissures du plafond du cabinet de son analyste. Dans ce blanc, les fissures deviennent traits... Il faudra tout un parcours pour que ces traits deviennent écriture :

[...] pendant quatre ans, sur le divan, j'ai rêvassé en regardant les moulures et les fissures du plafond. Là-bas comme ici, il était presque réconfortant de se dire qu'un jour les mots viendraient. Un jour on se mettrait à parler, on se mettrait à écrire. [...] Cela a eu lieu un jour et je l'ai su. Je voudrais pouvoir dire : je l'ai su aussitôt, mais cela ne serait pas vrai. Il n'existe pas de temps pour dire quand cela fut. Cela a eu lieu, cela avait eu lieu, cela a lieu, cela aura lieu. On le savait déjà, on le sait. Simplement quelque chose s'est ouvert et s'ouvre : la bouche pour parler, le stylo pour écrire : quelque chose s'est déplacé, quelque chose se déplace et se trace, la ligne sinueuse de l'encre sur le papier, quelque chose de plein et de délié. Je pose au départ comme une évidence cette équivalence de la parole et de l'écriture, de la même manière que j'assimile la feuille blanche à cet autre lieu d'hésitations, d'illusions et de ratures que fut le plafond du cabinet de l'analyste.

⁵ *Id.*, *ibid.*, pp. 98-99.

Le blanc : figuration du silence, de l'absence et de la lettre manquante dans *La disparition* (ainsi, dans le pastiche « Vocalisations » d'A. Rimbaud, le 1^{er} vers est : A noir, (Un blanc), I roux, O safran, U azur). De Moby Dick à Arthur Gordon Pym, d'Aloysius Swann (Le Cygne blanc), le blanc impose de multiples façons son énigme terrifiante : « *apocalypsis cum figuris* : il y aura pourtant, il y aura toujours un survivant, Jonas qui dira qu'il a vu un jour sa damnation, sa mort, dans l'iris blanc d'un rorqual blanc, blanc, blanc, blanc jusqu'au nul, jusqu'à l'omission ! Ah Moby Dick! Ah Maudit Bic⁶ ! »

Le blanc est ce qui à la fois désigne la disparition et l'innommable de celle-ci, mais aussi renvoie plus profondément, au-delà de la biographie personnelle de Perec, au statut même du langage, et au rapport énigmatique et mortifère que le parlêtre entretient avec lui.

A noir, Un blanc, disait-il. Un clair-obscur : attribut proximal d'un *a contrario* : à l'instar du signifiant signalant *ipso facto* qu'il a fallu, pour qu'il soit, trahir tout son autour (l'actualisation niant, donc montrant la virtualisation, il fallait, pour saisir l'immaculation du blanc, garantir d'abord sa distinction, son "idiosyncrasis" original, son opposition au noir, au rubis, au safran, à l'azur), l'"Un blanc" n'ouvrait-il pas *motu proprio* sur sa contradiction, blanc signal du non-blanc, blanc d'un album où courut un stylo noircissant l'inscription où s'accomplira sa mort : ô vain papyrus aboli par son blanc ; discours d'un non-discours, discours maudit montrant du doigt l'oubli blotti croupissant au mitan du Logos, noyau pourri, scission, distraction, omission affichant ou masquant tour à tour son pouvoir, canyon du non-Colorado, corridor qu'aucun pas n'allait parcourir, qu'aucun savoir n'allait franchir, champ mort où tout parlant trouvait aussitôt, mis à nu, l'affolant trou où sombrait son discours, brûlot flamboyant qu'aucun n'approchait sans s'y rôtir à tout jamais, puits tari, champ tabou d'un mot nu, d'un mot nul, toujours plus lointain, toujours plus distant, qu'aucun balbutiant, qu'aucun bafouillant n'assouvira jamais, mot mutilant, mot impuissant, improductif, mot vacant, attribut insultant d'un trop signifiant où va triomphant la suspicion, la privation, l'illusion, sillon lacunal, canal vacant, ravin lacunal, vacuum à l'abandon où nous sombrons sans fin dans la soif d'un non-dit, dans l'aiguillon vain d'un cri qui toujours nous agira, pli fondu au flanc d'un discours qui toujours nous obscurcit, nous trahit, inhibant nos instincts, nos pulsions, nos options, nous condamnant à l'oubli, au faux-jour, à la raison, aux froids parcours, aux faux-fuyants, mais aussi pouvoir fou, attrait d'un absolu disant tout à la fois la passion, la faim, l'amour, substruction d'un vrai savoir, d'un chuchotis moins vain, voix d'un moi au plus profond, voix d'un voyant plus clair, d'un rapport plus vrai, d'un vivant moins mort. Oui. Au plus fort du Logos, il y a un champ proscrit, tabou zonal dont aucun n'approchait, qu'aucun soupçon n'indiquait : un Trou, un Blanc, signal omis qui, jour sur jour, prohibait tout discours, laissait tout mot vain, brouillait la diction, abolissait la voix dans la maldiction d'un gargouillis strangulant. Blanc qui, à tout jamais, nous taira vis-à-vis du Sphinx, Blanc à l'instar du grand Cachalot blanc qu'Achab pourchassa trois ans durant, Blanc où nous disparaîtrons un à un...⁷

⁶ *Id.*, *La disparition*, Paris, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1989, p. 89.

⁷ G. Perec, *ibid.*, pp. 128-129.

Mais, et c'est ce dont le livre *La disparition* est le témoignage, il incombe, à chaque être humain, de traiter avec ce blanc, avec ce trou, de s'y confronter, de chercher à savoir : « Pourtant, ajouta-t-il plus bas, nous n'avons aucun choix : il nous faut savoir à tout prix, qu'à tout instant un Sphinx pourrait nous assaillir ; il nous faut savoir, l'avons-nous jamais su, qu'à tout instant il nous suffira d'un mot, d'un son, d'un oui, d'un non, pour aussitôt l'avoir vaincu. Car – ainsi l'a dit Zarathoustra – nul Sphinx n'a jamais fait son nid hors du palais humain...⁸ »

Dans *La disparition*, ce blanc est celui qui vient à la place du chapitre 5 (il y a bien sûr 26 chapitres dans le livre, et on passe directement du 4^{ème} au 6^{ème}, le E étant la 5^{ème} lettre de l'alphabet). Le chapitre 4 évoque la disparition d'Anton Voyl, et les recherches infructueuses d'un certain Dupin, qui regrette le temps jadis où il avait plus de pot. La lettre volée, là, ce n'est plus la missive, mais la lettre même, « qui affaiblit nos pouvoirs d'un sur cinq », le E, signe du féminin, lettre muette, « belle absente » de *La disparition*, celle dont la disparition, justement, entraîne un cortège de morts brutales, de filiations suspectes, d'histoires abracadabrantes, du burlesque au tragique, ainsi que de recherches acharnées pour résoudre cette énigme vitale. À ce blanc du chapitre 5 dans *La disparition*, je fais l'hypothèse que vient répondre le [...] dans *W ou le souvenir d'enfance*, qui fait rupture entre les chapitres 11 et 12. En effet, ce signe graphique indique un silence, un blanc dans le discours, une phrase tronquée, une citation écourtée. C'est le signe qui désigne un manque dans le texte, une omission reconnue comme telle. Dans la partie Souvenir d'enfance, Perec évoque (à travers les « faux » souvenirs de fractures, d'étais, ou le dernier souvenir qu'il aurait de sa mère : celle-ci lui offrant un journal de Mickey où on le voit sautant en parachute) à quel point aussi ce terme de « points de suspension » signe ce qu'a été pour lui sa position subjective : une chute... suspendue. Il n'a pas été précipité dans les camps avec sa mère, et si son univers s'est écroulé, si quelque chose a rompu, s'est fracturé dans son histoire personnelle, il a été préservé de la chute par des points de suspension (l'accueil dans la famille paternelle, le refuge à Villard-de-Lans) qu'imaginarisent les faux souvenirs ou souvenirs-écrans des fractures corporelles.

Comme pour le bras en écharpe de la gare de Lyon, je vois bien ce que pouvaient remplacer ces fractures éminemment réparables qu'une immobilisation temporaire suffisait à réduire, même si la métaphore, aujourd'hui, me semble inopérante pour décrire ce qui précisément avait été cassé et qu'il était sans doute vain d'espérer enfermer dans le simulacre d'un membre fantôme. Plus simplement, ces thérapeutiques imaginaires, moins contraignantes que tutoriales, ces points de suspension, désignaient des douleurs nommables et venaient à point justifier des cajoleries dont les raisons réelles n'étaient données qu'à voix basse⁹.

⁸ *Id.*, *ibid.*, p. 50.

⁹ G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, *op. cit.*, p. 113.

Entre le blanc, disparition de la lettre, et désignation du silence qui la recouvre, chapitre manquant au livre, et le [...] de *W ou le souvenir d'enfance* (là aussi situé au point de rupture, de fracture du récit), quelque chose a cessé de ne pas s'écrire, un point d'indicible a pu s'inscrire pour faire transmission. De ce parcours, *W ou le souvenir d'enfance* est le témoignage. Signalons que dans *La vie mode d'emploi*, Perec fait mourir Bartlebooth le 23 juin 1975 : Bartlebooth est le personnage qui avait décidé de consacrer sa vie à reconstituer des puzzles selon un programme strictement composé. « C'est le vingt-trois juin mille neuf cent soixante-quinze et il va être huit heures du soir. Assis devant son puzzle, Bartlebooth vient de mourir. Sur le drap de la table, quelque part dans le ciel crépusculaire du quatre cent trente-neuvième puzzle, le trou noir de la seule pièce non encore posée dessine la silhouette presque parfaite d'un X. Mais la pièce que le mort tient entre ses doigts a la forme, depuis longtemps prévisible, dans son ironie même, d'un W¹⁰ ». Sa mort clôt le livre, sur cette lettre.

« Ce qui a mis fin au programme d'extermination de Bartlebooth, c'est une lettre inattendue, une revenante, un "bonhomme" qui au lieu d'être X l'innommé a été W. Ce X en creux (de l'inconnu ou de l'inconnaissable) restera bouche d'ombre. W ne peut l'enterrer. Victoire de la ruse, de l'imperfection parfaite, de la lettre, victoire de la vie et du souvenir de W¹¹. »

La solution de l'énigme, l'inconnue, est donnée par la lettre W qui permet au puzzle de ne pas s'achever ; il y a un impossible, quelque chose qui ne s'emboîte pas, et qui est cette lettre même. Perec a terminé son analyse en juin 1975, a écrit la version définitive de *W ou le souvenir d'enfance* en 1975. Il en parle dans « Les lieux d'une ruse ».

Après avoir rappelé son « attente plafonneuse », il poursuit :

Du mouvement même qui me permit de sortir de ces gymnastiques ressassantes et harassantes, *et me donna accès à mon histoire et à ma voix*, je dirai seulement qu'il fut infiniment lent : il fut celui de l'analyse elle-même, mais je ne le sus qu'après. Il fallait d'abord que s'effrite cette écriture carapace derrière laquelle je masquais mon désir d'écriture, que s'érode la muraille des souvenirs tout faits, que tombent en poussière mes refuges ratiocinants. Il fallait que je revienne sur mes pas, que je refasse ce chemin parcouru dont j'avais brisé tous les fils. De ce lieu souterrain, je n'ai rien à dire. Je sais qu'il eut lieu et que, désormais, la trace en est inscrite en moi et dans les textes que j'écris. Il me fut donné, un jour, avec surprise, avec émerveillement, avec violence, comme un souvenir restitué dans son espace, comme un geste, une chaleur retrouvée. Ce jour-là, l'analyste entendit ce que j'avais à lui dire, ce que, pendant quatre ans il avait écouté sans l'entendre, pour cette simple raison que je ne le lui disais pas, que je ne me le disais pas¹².

Entre blanc et écriture, entre silence et parole, la voix, donc : « Ma voix ne rencontrait que son vide », dit Perec en parlant de son analyse. M. Winckler,

¹⁰ *Id.*, *La vie mode d'emploi*, Paris, Livre de poche, 1990, p. 578.

¹¹ Claude Burgelin, *G. Perec*, Paris, Seuil, 2002, p. 192.

¹² G. Perec, « Les lieux d'une ruse », *op. cit.*, p. 71.

dans un article consacré à la voix de Perec, souligne que : « La voix semble menacée d'un oubli, voire d'une destruction plus impitoyable que l'écrit. Ainsi, dans *De la nuit* de J.-M. Duprez (1975), Perec évoque son enfance et la mort de ses parents, ainsi que la nécessité de reconstituer son enfance. Mais l'entretien est entrecoupé de textes sans relation avec ses propos, saucissonné dans des illustrations sonores insupportables, et la voix de Perec s'éteint parfois au moment où elle allait dire, peut-être, quelque chose de crucial. Pour une émission de France-Inter, quelques semaines après son Prix Médicis, G. Perec se mit à parler longuement, sans être interrompu par son interlocuteur, de choses infiniment sensibles et douloureuses. Au bout de trois quarts d'heure ou une heure, le technicien fit un signe : l'enregistreur n'avait pas fonctionné¹³. »

Revenons à W : l'enfant, sourd-muet, est le fils d'une cantatrice prénommée Cecilia, comme la mère de Perec (sainte Cécile est la patronne des musiciens). Sa disparition, qui ne laisse ni trace, ni corps (comme celle d'Anton Voyl dans *La disparition*), laisse place à un récit où l'exaltation du sport (avec ce que ça implique de primauté accordée au corps) est faite par un narrateur dont la voix *off* (le narrateur n'est pas inscrit corporellement dans le récit de l'île W) souligne au début du récit la remarquable organisation de l'île, ses lois et règlements, etc. Puis cette voix *off* en vient, au fil des pages, à quitter sa neutralité (le vocabulaire change, le langage d'apparat s'effiloche et dévoile la réalité atroce, comme les enfants de W découvrent avec stupeur et horreur quelle va être leur vie¹⁴) pour révéler d'une façon où s'énonce une prise de position, la vérité d'un lieu où les corps sont décharnés, tombent d'inanition, où les vociférations des spectateurs hurlant à la vue d'athlètes pitoyables, exténués et grotesques, s'allient aux vociférations d'une Loi folle, imprévisible, cruelle. Bien sûr, c'est aux camps nazis et à l'exaltation du corps dans les systèmes totalitaires (parades, défilés, exaltation du sport, de la jeunesse, de la santé) que nous pensons d'emblée, mais Perec prend bien soin de préciser que Pinochet avait établi des camps d'internement dans les îles de la Terre de Feu : la question est toujours d'actualité, elle est l'actuel de l'humain.

Dans l'évolution du style narratif de celui qui dépeint W, il y a une subjectivation progressive de la voix, mais aussi une adresse au lecteur que nous sommes : jusqu'à quel point nous sommes-nous laisser bercer et berner par cette description monotone, cette précision bureaucratique du fonctionnement de l'île ?

À quel moment avons-nous eu un recul, une hésitation, devant les procédés coercitifs de la démonstration : « il est clair », « il va de soi », « bien sûr », « on comprendra », etc. La voix *off* du commentateur dé-crie l'application d'une loi implacable, que seuls les cris et le silence de mort rendent à sa vérité. C'est d'avoir pu lier son histoire à l'écriture que Perec nous dit avoir eu enfin

¹³ *Magazine littéraire*, n° 316.

¹⁴ G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, *op. cit.*, p. 190.

accès à sa voix par l'analyse, et c'est dans *W ou le souvenir d'enfance* qu'il nous en fait transmission. Le non-dit n'est pas le refoulé, n'est pas le mensonge, n'est pas le forclos : c'est un blanc, qui fait appel d'écriture, c'est un vide où la voix s'assourdit et s'altère. Dans *La disparition*, le point de réel était présenté sous les figures du blanc, du trou, de « la belle absente », c'était une évocation. Avec *W ou le souvenir d'enfance*, ce point de réel a pu passer à l'écriture en [...], à la fois comme trait et comme inscription de la voix dans le signe de son silence.

C'est aussi par le biais du système onomastique en cours à W qu'on mesure combien la question de la transmission, de l'inscription et de la voix sont liées : ainsi le nom propre, qui se prononce toujours à l'identique, quelle que soit la langue utilisée ou la transcription choisie, qui est donc porté par la voix et se transmet de génération en génération, est particulièrement dévoyé dans *W* : Perec s'y attarde. Les athlètes sont nommés d'après leurs victoires aux compétitions sportives, donc leur nom change tout le temps, et ceux qui n'ont pas remporté de victoire n'ont pas de nom, seulement un matricule. Le nom ne renvoie donc là à aucune permanence, les individus sont interchangeables, simples corps ramenés à leur entité biologique. Il ne s'agit plus d'un nommer, mais d'un « nommer à ». Cette question du nom propre est récurrente dans les livres de Perec ; ainsi, Gaspard Winckler est un nom propre qui traverse toute son œuvre, mais qui désigne des personnages différents, tous cependant situés du côté du faussaire, de l'usurpation, du sans-nom (Gaspard Winckler : Gaspard Hauser, l'orphelin). Dans la 1^{ère} partie de *W ou le souvenir d'enfance*, Gaspard Winckler est renvoyé à quelque chose qu'il ne comprend pas, qui fait énigme pour lui : les deux fois, c'est directement lié à la question du nom : « Il hocha la tête, sans répondre, puis soudain, il me demanda : - Voulez-vous des bretzels ? - Pardon ? fis-je sans comprendre. Et : - Vous êtes-vous déjà demandé ce qu'il était advenu de l'individu qui vous a donné son nom ? - Pardon ? fis-je sans comprendre. » Perec prend soin de nous expliquer, plus avant dans le texte¹⁵, que son nom, en hongrois, désigne un bretzel, et que bretzel et Perec sont forgés sur la même racine. Cette question éminemment problématique du nom et de la transmission, est évoquée aussi bien sur le versant de l'écriture du nom propre (dans *W ou le souvenir d'enfance*, il relate la transformation de l'écriture de son nom Perec, Peretz, liée à la prononciation et à la transcription dans le passage d'une langue à l'autre, la présence d'un trait ou non sur le premier « e » de Perec : Pérec, Perec), que sur le versant de la filiation dans *La disparition* : dans ce roman, en effet, les adoptions, les infanticides, les enfants bâtards, les filiations surprenantes abondent, comme abondent les pastiches, les allusions, les citations cachées, les références aux pairs en littérature, de Raymond Roussel à Queneau, de Melville à J. Verne, de Poe à Mallarmé. C'est dans cette famille que Perec a choisi de s'inscrire et de s'affilier, pour y faire transmission de ce qui, dans son

¹⁵ G. Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, op. cit., p. 56.

histoire personnelle, concerne à la fois l'Histoire « avec sa grande H », et l'histoire de chacun d'entre nous.